

En 1505, l'ancien palais avait été détruit par un incendie sauf l'aile méridionale qui disparut en 1734. Érard voulait un palais digne de lui. Pour l'étendre, il fait exproprier des maisons proches ou adossées au Palais. Érard avait vu les modèles italiens et français et fut peut-être guidé par Léonard de Vinci. Son maître d'œuvre est Arnold van Mulcken, originaire de Tongres, qui s'illustra aussi dans la reconstruction du chœur de Saint-Martin et à Saint-Jacques, joyau du gothique tardif aux plafonds admirables. Au palais aussi coexistent l'art gothique et l'esprit nouveau de la Renaissance. Avec ses trois cours, c'était un monument exceptionnel aux lignes fortes, aux toits impressionnants, avec ses galeries protégeant du mauvais temps, à la décoration si riche : colonnes galbées, chapiteaux illustrés par des fous inspirés d'Holbein, de l'*Éloge de la Folie* d'Érasme (1515) ou par des figures grimaçantes influencées par le Nouveau Monde.

En 1534, au crépuscule de sa vie, inventoriant ses œuvres d'art, Érard témoigne de sa munificence en offrant à son ami le pape Paul III une somptueuse tapisserie de Bruxelles "Le Couronnement de la Vierge", l'un des chefs-d'œuvre actuels des Musées du Vatican.

B.D.

Dans la cave, aménagée en pseudo-crypte, le **cercueil d'Érard de la Marck (36)**, en plomb. Prince-évêque de 1505 à 1538, Érard de la Marck est le souverain mécène de la Renaissance. Le couvercle de son cercueil porte l'énoncé de ses titres et sur les flancs, la crosse et l'épée, symboles des pouvoirs spirituel et temporel.

Une chronique liégeoise du XVII^e siècle, conservée à la Bibliothèque (de la Ville de Liège) dite des Chiroux, montre un dessin colorié du **mausolée d'Érard de la Marck** tel qu'il se présentait dans le chœur de l'ancienne cathédrale Saint-Lambert (Ms. 927 Van den Berch f° 383); un agrandissement photographique en est présenté ici.

Dans cette salle, on retrouve les armoiries d'Érard de la

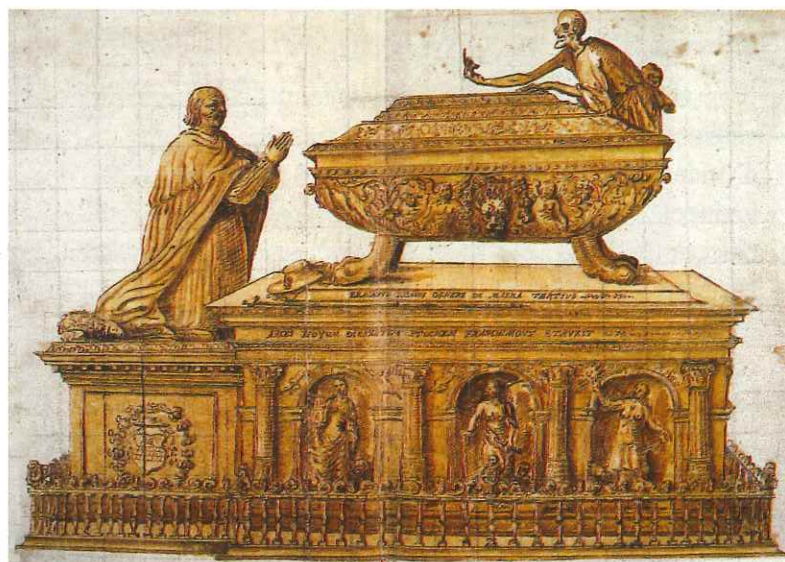
Marck sur une **poutre en chêne (5040)** jointes à celles de la Ville de Liège, de même que sur l'**armoire aux armes de la famille Donceel (1521-1538) (5052)** aux panneaux caractéristiques décorés de têtes de profil dans lesquelles on a tenté parfois de reconnaître certains dignitaires de l'époque. Une **porte sculptée** du XVI^e siècle (**5043**) provient du Palais des princes-évêques présente deux panneaux supérieurs sculptés illustrant l'histoire de l'archange saint Michel.

Vierge, bois sculpté et polychromé début du XVI^e siècle (5025)

Cette statue de sainte femme, peut-être la Vierge, pourrait provenir d'un Saint-Sépulchre, dont le culte se répandit à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècles. La figure est coupée à mi-corps comme c'était généralement le cas des statues placées derrière le tombeau du Christ. Le visage entouré du linge qui dissimule le cou, le voile qui tombe sur le front, les traits qui reflètent la souffrance, rappellent les *Piétas*.

Livre de la Confraternité de Notre-Dame (4011),

érigée en la collégiale Saint-Paul en 1483, manuscrit enluminé de la fin du XV^e siècle. L'encadrement de la page montre des branches fleuries au naturel, des perles et des glands aux couleurs variées, se détachant sur un fond pointillé or.



Tazza dite coupe Oranus (5047)

Cette précieuse coupe porte en son centre, bien en évidence, exécutées en émail, les armoiries de Robert de Berghes, prince-évêque de Liège de 1557 à 1564. Il ne l'a pas fait faire pour lui-même, croit-on. Il l'a offerte à l'un de ses sujets, François d'Heure, un échevin (c'est-à-dire un juge : le mot n'avait pas alors son sens actuel) qui avait latinisé son nom en Oranus, comme c'était la mode à l'époque. En tout cas, le gendre de ce dernier, Arnold Hocht, en est devenu propriétaire : il a fait graver sur le pied ses armoiries, peu soigneusement. En épousant en 1607 Michel de Selys, sa fille l'a fait passer dans une famille qui l'a gardée précieusement jusqu'en 1962. Cette année-là, le baron Robert de Selys-Fanson l'a léguée au Musée Curtius.

Ce rare témoin de la Renaissance au pays de Liège ne déparerait pas dans les collections du Palazzo Pitti, où les "tazze" de ce genre sont véritablement légion, alors que nous n'en avons pas d'autre. Douze deniers romains y sont incorporés de façon à laisser les deux faces apparentes. Ils font d'elle un éloquent témoin de l'admiration des hommes de ce temps pour l'Antiquité. Ils portent l'effigie et le nom de Domitien, Trajan, Hadrien, Faustine et Antonin, comme l'a établi Robert Laffineur (Bulletin du Vieux-Liège, 1973).

C'est la doyenne de la longue série des pièces d'orfèvrerie civile liégeoise parvenues jusqu'à nous, si les hanaps trouvés rue Sous-l'eau en 1921, qui remontent beaucoup plus haut, au XIV^e siècle, ne sont pas de fabrication locale, comme on s'est plu à le croire plutôt à la légère.

Pour elle, tout doute est exclu : elle porte le poinçon de Liège, une aigle à deux têtes qui fait référence au Saint-Empire romain de la nation germanique.

Deux autres poinçons l'accompagnent : une L qui est certainement une lettre-date et un monogramme formé des lettres H et G superposées qui est certainement celui de l'orfèvre, et qui garde son mystère. Sans oublier la rayure éprouvete, discrète; les Liégeois, qui la nommaient *striche*, la considéraient comme un poinçon.

P.C.



Coupe de Jean des Joncs, alias Johannes Juncis (5056)

Cinq de nos princes-évêques, pas moins, sont nommés dans l'inscription latine qui s'étale sur ce beau hanap; et leurs armoiries sont gravées à l'intérieur du couvercle, accompagnées de leurs devises respectives : en place d'honneur, au centre, un peu plus grandes que les autres, celles d'Érard de La Marck; en haut, celles de Corneille de Berghes et celles de Georges d'Autriche; en bas, celles de Robert de Berghes et celles de Gérard de Groesbeeck. Comme il se doit, elles sont toutes sommées d'un chapeau, qui a un rang de glands de plus lorsqu'il s'agit d'un cardinal.

Tous les cinq ont été servis par le donateur de l'objet, Johannes Juncis, pour conserver la forme latinisée de son nom. Échevin de la Souveraine Justice de la Cité, il l'a offert à ses confrères pour fêter ses dix lustres de carrière. Il y a fait graver une inscription commémorative, et a fait orner de ses armoiries, émaillées, le sommet du bouton terminal.

Le millésime de 1577, en chiffres romains, figure sous l'inscription; l'M et le D sont formés de C (dont l'un inversé) et de I, ce qui en complique un peu le déchiffrement. L'objet est ainsi daté avec précision, car il est de ceux qui sont façonnés tout exprès, et non pas de ceux qui attendent un acheteur, longtemps parfois, dans une armoire de boutique.